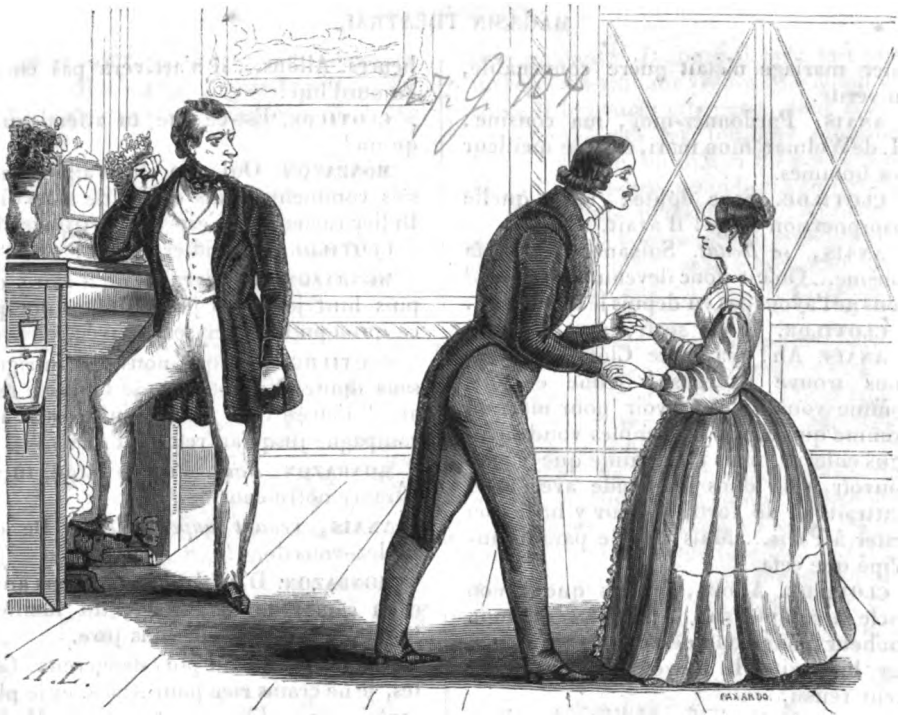

SCÈNE V.

LE BON GARÇON,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

Par MM. Anicet Bourgeois et Lockroy,

MUSIQUE DE M. EUGÈNE PRÉVOST,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 26 SEPTEMBRE 1837.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
M. DE MONBAZON.	M. MOREAU SAINTI.	ANAIS.	Mlle BERTHAULT.
M. ALBERT DIDIER.	M. COUDERC.	UN DOMESTIQUE.	
CLOTILDE DE MONBAZON. .	Mlle OLIVIER.		

Un salon avec portes latérales et portes au fond. Piano à droite et cheminée à gauche du spectateur.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLOTILDE, ANAIS.

Clotilde tient une lettre à la main. Anaïs est occupée à faire de la tapisserie.

CLOTILDE. Mais cette lettre me prouve qu'on s'est engagé pour vous; vous voilà presque remariée, ma jolie veuve?

ANAIS. Mariée... à une personne que je ne connais pas... que je n'ai jamais vue.. Quelle folie!

CLOTILDE. Cependant votre père vous écrit là positivement qu'il a promis votre main?

ANAIS. Ce que mon bon père craint le plus au monde, c'est de me laisser veuve et seule après lui... Le jeune homme dont il me fait l'éloge, sans le nommer cependant, lui a paru, sans doute, réunir toutes les qualités qu'il voudrait voir à son gendre; mais je suppose qu'il me laissera maîtresse de mon choix.

CLOTILDE. Ce cher M. Dalville aurait grand tort d'agir autrement.... Votre pre-

Digitized by Google

129044-C

mier mariage n'était guère convenable, en vérité.

ANAIS. Pardonnez-moi, ma cousine, M. de Wolmar, mon mari, était le meilleur des hommes.

CLOTILDE. Sans doute; mais quelle disproportion d'âge! il avait...

ANAIS, *se levant.* Soixante ans, ma cousine... Qu'est donc devenu votre mari? nous ne l'avons pas vu depuis le déjeuner...

CLOTILDE. Il est sorti, sans doute...

ANAIS. Ah! ma chère Clotilde, que je vous trouve heureuse! jeune et jolie comme vous l'êtes, avoir pour mari un homme que toutes les femmes voudraient vous enlever, mais qui n'aime que vous.. pouvoir aller dans le monde avec assez d'attraits et de fortune pour y briller et rester à Paris... Mais c'est le paradis anticipé que cela.

CLOTILDE. Allons, je vois que si mon oncle a compté sur le tableau de mon bonheur pour vous décider à vous remarier bien vite, le moyen lui a complètement réussi.

ANAIS. Oui, si j'avais l'espoir d'être aussi favorisée du hasard que vous l'avez été.

CLOTILDE. Oh! je ne vous promets pas que vous trouverez un mari comme le mien... Il est si parfait, mon Ernest!..

SCENE II.

CLOTILDE, ANAIS, MONBAZON.

MONBAZON, *embrassant sa femme.* Bonjour, ma chère Clotilde. (*A Anaïs.*) Comment se trouve ma petite cousine? Bien!

CLOTILDE. Nous nous impatientions de ne pas te voir, et je m'en dédommageais en disant de toi un mal affreux.

MONBAZON. Je le mérite pour n'être parvenu que ce matin à trouver cette romance que ma cousine désire depuis si long-temps.

ANAIS. Celle que nous avons en vain cherchée chez tous les marchands de musique?

MONBAZON. La voici!

ANAIS, *courant la poser sur le piano.* Oh! combien je vous remercie!

MONBAZON, *à sa femme, après avoir regardé Anaïs.* Vois-tu, j'ai pensé que cela lui ferait plaisir, et lui être agréable, ma chère amie, c'est te l'être à toi.

CLOTILDE, *bas.* Que tu es bon!

MONBAZON, *regardant la pendule.* Trois heures. Allons... il n'arrivera pas encore aujourd'hui!

CLOTILDE. Est-ce que tu attends quelqu'un?

MONBAZON. Oui, ma chère amie, je ne sais comment j'avais oublié de te le dire. Didier revient, et j'espérais le trouver ici.

CLOTILDE. M. Didier!

MONBAZON. Il devrait être à Paris depuis huit jours, et je ne soupçonne pas ce qui a pu retarder son arrivée.

CLOTILDE. Quelque nouvelle intrigue, sans doute. Veux-tu que je te dise, mon ami? j'eusse bien désiré qu'il restât à la campagne jusqu'au retour d'Anaïs.

MONBAZON, *riant.* Prends garde, tu vas effrayer notre cousine.

ANAIS, *venant auprès d'eux.* De qui parlez-vous donc?

MONBAZON. D'un de mes excellens amis, d'un camarade de collége, du meilleur homme du monde, je vous jure.

CLOTILDE. Et du plus dangereux. Certes, je ne crains rien pour Anaïs, et je plaisantais tout-à-l'heure; mais enfin M. Didier a une réputation de séducteur si bien établie, qu'une femme n'ose vraiment plus se montrer en public avec lui.

MONBAZON, *riant.* Allons, ma chère amie, tu exagères.

CLOTILDE. Est-il vrai que tu n'as pu le présenter nulle part sans que sa conduite ait donné lieu à des propos presque toujours reconnus véritables par la suite. Au mois d'octobre dernier, n'a-t-il pas été forcé de quitter Paris pour se soustraire à l'éclat d'une aventure dont l'héroïne était la femme d'un général que je ne nommerai pas. Ce mari-là était moins commode que d'autres... M. Didier a failli payer cher sa témérité. Ce sont des faits pourtant.

MONBAZON, *riant.* Envenimés, cousine, comme toujours... J'ai arrangé cela.

CLOTILDE. Vois-tu... j'ai peur qu'outre ses mauvais exemples, il ne te donne encore de mauvais conseils.

MONBAZON. A moi! oh! il serait bien reçu.

ANAIS. C'est donc un bien joli garçon que ce M. Didier?

CLOTILDE. Mais pas du tout; la figure la plus nulle du monde, à peu près laide.

ANAIS. Sa conversation?

CLOTILDE. Insignifiante comme sa figure.

ANAIS. Comment se fait-il alors?

CLOTILDE. Je n'y comprends rien, ni personne.

Digitized by Google

MONBAZON. Ceci vous prouve, mesdames, que le mal n'est pas si grand qu'on le dit.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* M. Albert Didier.

MONBAZON, *à part*, *avec joie.* Ah! enfin! (*A Anaïs.*) Eh bien! cousine, vous sauvez-vous?

ANAIS, *riant.* Je reste.

MONBAZON, *de même.* Prenez garde.

ANAIS, *de même.* Je me risque.

SCENE III.

MONBAZON, CLOTILDE, ANAIS, DIDIER.

DIDIER, *aux domestiques.* Que l'on dise à l'administration que je la rends responsable de ce qui m'arrive. (*Aux dames.*) Mesdames, pardon... permettez-moi de vous présenter mes hommages. (*Donnant la main à Monbazon.*) Bonjour, cher ami! (*A lui-même.*) Il est inconcevable qu'au temps où nous vivons, l'administration des voitures publiques soit aussi arriérée.

MONBAZON. Que t'est-il arrivé?

DIDIER. L'accident le plus désagréable. (*A Clotilde.*) Figurez-vous, madame, que j'avais le projet de vous offrir une assez belle bourriche renfermant en abrégé une exposition des produits industriels de la province que je quitte... Je n'avais rien négligé... un lièvre, deux lapins, quatre canards sauvages, six perdrix, et cela plumé, lardé, bardé, truffé... c'était charmant... J'avais moi-même placé lesdits objets sur l'impériale, afin qu'ils vous arrivassent en bon état; mais ne voilà-t-il pas qu'en route mon imbécille de conducteur, avec la plus grossière imprévoyance, pose en plein sur mon échantillon industriel la malle d'un commis de Chatellerault, qui voyage pour des objets de coutellerie... 300 kilo... de sorte qu'en arrivant dans la cour des messageries, au lieu d'une bourriche épaisse, dodue et rondelette, on me rend un mélange de paille, de chair et d'osier, sous la forme d'un gâteau feuilleté... un doigt d'épaisseur. (*Tout le monde rit.*) Ça n'arrive qu'à moi, ces choses-là!

ANAIS, *bas à Clotilde.* Comment! c'est là ce monsieur si redoutable?

CLOTILDE, *bas.* Oui... vous le trouvez...

ANAIS, *de même.* Drôle.

CLOTILDE, *haut à Didier.* Je vous remercie de votre intention, monsieur; je suis désolée de votre mésaventure; les accidens sont inséparables des voyages.

DIDIER. D'accord; mais vous conviendrez, madame, que celui-là est d'une nature piquante. D'abord il m'a fait jouer un rôle très-ridicule vis-à-vis des employés, commissionnaires et curieux, dont la cour des messageries est toujours remplie... Oui, madame, on m'a ri au nez pendant un quart d'heure, quand on a su que l'espèce de galette qu'on se passait de main en main était la bourriche que je réclamais... Je vous jure que j'aurais voulu pour beaucoup n'avoir pas quitté les environs de Poitiers.

CLOTILDE. Ou plutôt n'être pas sorti de Paris... (*malignement*) car avouez, monsieur, que vous avez eu là une singulière fantaisie... Aller passer, pour votre agrément, l'hiver à la campagne?

DIDIER, *un peu embarrassé, regardant Monbazon.* Oui, oui, c'est une drôle d'idée, n'est-ce pas? voilà comme je suis... et puis j'aime la campagne de passion... (*A Monbazon.*) N'est-ce pas?.. Ça me prend tout d'un coup... il faut que je parte, et si on ne m'avait pas écrit de revenir, j'y serais encore.

CLOTILDE, *bas à Anaïs.* Je le crois bien, à cause du général...

DIDIER. C'est si agréable, la campagne... quand il gèle...

RÉCITATIF.

Pourquoi ces ris moqueurs? l'hiver nous offre encore
En province un attrait qu'à Paris on ignore;
Et ces plaisirs nouveaux, dont ici vous doutez,
Ont un charme divin pour qui les a goûtés.

RONDO.

Plus encor que Paris
La province sait plaire:
C'est le bonheur sur terre,
C'est un vrai paradis.
Toujours nouveau plaisir;
Fête où l'on vous convie,
Bal, spectacle, harmonie,
C'est à n'en pas finir.
Le notaire en personne,
Dans le grand bal qu'il donne,
Souffle un air de trombonne,
Qu'il appelle un concert.
Puis un enfant timide,
Qu'au piano l'on guide,
Touche un galop rapide,
Et fait un bruit d'enfer;
Mais bientôt, par disgrâce,
Son talent s'embarrasse,
Et chacun avec grâce
Reste la jambe en l'air.
C'est amusant vraiment,
Oui, ma foi, c'est charmant!

Plus encor que Paris, etc. etc.

Mais soudain,
Bruit lointain
Nous réveille un matin;
On court vers le chemin:
Quel bonheur! quel destin!
C'est le son
Du clairon;

Digitized by Google

Le sixième dragon
Revient en garnison.
Ah ! les beaux escadrons !
Quels superbes dragons !
Quelle mâle tenue !
Tandis que dans la rue
Tout mari s'évertue,
Les femmes aux balcons
Des maisons,
Sur ces rangs belliqueux
Promènent leurs beaux yeux.
Que de frais de toilette !
Pour toutes nos coquettes,
Quel beau jour
Qu'un jour de retour !
Au colonel, de loin,
La femme de l'adjoint,
Fait signe avec mystère.
Madame la notaire,
Folle du militaire
Et qui cherche à lui plaire,
Adresse au gros major
Regard plus doux encor.
Quoique observée
Par sa famille,
Et réservée,
La jeune fille
Au lieutenant
Jeune, élégant,
Sourit pourtant.
En rougissant,
La soubrette
Rit au trompette,
Et la maman
Au régiment.

Ah ! c'est amusant vraiment,
Oui, ma foi, c'est charmant.
Plus encor que Paris, etc.

MONBAZON. Oh! tu n'es cependant pas encore tout-à-fait dégoûté des plaisirs de Paris?

DIDIER. Non, pas du tout...

MONBAZON. On donne ce soir un bal à l'hôtel de ville, au profit des indigens... un bal magnifique; je ferai en sorte d'avoir des billets, ce sera en même temps une distraction pour ces dames.

DIDIER, *saluant*. Madame est une de tes parentes?

MONBAZON. Une cousine de ma femme.

DIDIER. En la voyant si jolie, je l'aurais prise pour sa sœur.

CLOTILDE, *bas à Anaïs*. Le voilà déjà qui commence.

ANAIS, *bas à Clotilde*. Allons-nous-en.

CLOTILDE, *bas en riant*. Vous avez peur?

ANAIS, *de même*. Non... il me donne une envie de rire dont je ne suis pas maîtresse... il a une figure si singulière...

CLOTILDE, *haut*. Nous vous quittons, messieurs. Il est possible que nous allions à ce bal, et ce n'est pas trop à des femmes d'une demi-journée pour songer à leur toilette.

DIDIER. En effet, mesdames, c'est une affaire...

ANAIS, *bas à Clotilde*. Sortons, ma bonne amie, car j'étouffe...

SCENE IV.

MONBAZON, DIDIER.

MONBAZON. Enfin ! nous sommes seuls.

DIDIER. Oui !

MONBAZON. J'ai cru que tu n'arriverais jamais...

DIDIER. Je me suis pourtant assez dépêché.

MONBAZON. Il t'a fallu six lettres de moi pour te décider.

DIDIER. Parbleu ! tu oublies de me dire dans les cinq premières que mon affaire avec le général est arrangée ; tu aurais bien pu m'écrire comme ça pendant un an, je n'aurais pas fait un pas.

MONBAZON. Mais en recevant la dernière?

DIDIER. Eh bien! je suis parti tout de suite, sans prendre le temps de dîner... Je n'ai mangé qu'à Tours. Trente lieues..... avec une faim... Je te conseille de te plaindre.

MONBAZON. C'est que mon impatience était grande, je ne pouvais me passer de toi plus long-temps.

DIDIER. Un moment, entendons-nous... S'il s'agit de continuer le rôle bénévole que tu m'as créé et que j'ai eu jusqu'à présent la bêt... la bonté d'accepter par complaisance, par amitié... parce que tu fais de moi ce que tu veux, je te déclare que j'y ai renoncé et que je suis positivement résolu à changer d'emploi.

MONBAZON. Comment ?

D'une amitié qui te fut chère
Trahir le devoir le plus saint!
Peux-tu former un tel dessein?
Didier, mon ange tutélaire?

DIDIER.

C'est décidé : mon ministère
Me pèse, et je prétends enfin,
Quel qu'en doive être ton chagrin,
Rentrer dans la vie ordinaire.
Lorsque enfans nous étions,
Quel rôle ai-je dû prendre?
Je retirais la cendre,
Tu croquais les marrons.

MONBAZON.

Il est bien loin déjà,
Ce temps de gaîté folle.

DIDIER.

Mon emploi bénévole
N'a pas fini pour ça.

MONBAZON.

Et qu'as-tu fait?

DIDIER.

Tu le demandes ?

MONBAZON.

Tu m'as sauvé...

Digitized by Google

DIDIER.
Vingt réprimandes.
MONBAZON.
En servant quelquefois....
DIDIER.
Toujours
De prête-nom à tes amours.
MONBAZON.
Je devais me cacher d'un père,
Tu sais comme il était sévère!
DIDIER.
Rigide comme un vieux Romain.
MONBAZON.
Aussi fallait-il du mystère?
DIDIER.
Et, grâce à mon heureux destin,
Nous menions si bien notre affaire,
Que toi, tu passais pour un saint,
Et moi pour un franc libertin.
MONBAZON.
J'abusais de ta complaisance;
Oui, j'avais des torts,
J'en conviens, et ta répugnance
Était juste alors;
Mais depuis...
DIDIER.
C'est bien pis!..
MONBAZON.
Le mariage...
DIDIER.
T'a fait bien sage?
MONBAZON.
Et que dit-on!
Parle: répond,
M'accuse-t-on?
DIDIER.
Eh, mon Dieu, non;
Mais c'est, ma foi,
Grâce à l'emploi
Exprès pour moi
Créé par toi.
MONBAZON.
Vois son importance!
Réfléchis, Didier!
DIDIER.
Que je recommence
Cet affreux métier!
MONBAZON.
Seul et sans ton aide,
Je me perds.
DIDIER.
Eh bien?
Sois fidèle!
MONBAZON.
Ah! cède!
DIDIER.
Non!
MONBAZON.
Écoute...
DIDIER.
Rien...
MONBAZON.
Tu mets bien haut ton assistance.
Tous ces plaisirs, dis, nous les partageons.
DIDIER.
Partage heureux vraiment! où nous avons
Toi le bonheur, moi l'espérance!
MONBAZON.
Mais toi d'une femme chérie
Tu ne crains pas de troubler le repos!
DIDIER.
Non, par malheur, pour prix de mes travaux,
Je n'en trouverai de ma vie.
MONBAZON.
Que dis-tu? c'est de la démence?
DIDIER.
Je le sens bien; mais
Je mourrais dans mon innocence
Si je t'écoutais.
MONBAZON.
Ne résiste pas,
Entends ma prière;
Va, c'est la dernière,
Fais encore un pas.
DIDIER.
Non, non, je suis las.
De célibataire
La triste carrière
Ne me convient pas.
Je veux qu'une beauté m'inspire.
MONBAZON.
Qui? toi....
DIDIER.
Oui, moi:
Et tienne un nom qu'elle désire
De moi!
MONBAZON.
De toi?
DIDIER.
Je veux avoir une famille
Pour moi,
MONBAZON.
Pour toi!
DIDIER.
Et des enfans, garçon ou fille,
A moi,
MONBAZON.
A toi!
DIDIER.
Bien à moi,
Rien qu'à moi!

ENSEMBLE.

C'est décidé: mon ministère, etc.
MONBAZON.
C'est une folie,
Et tu me trompais.
DIDIER.
Non, je me marie.
MONBAZON.
Toi, Didier, jamais!
DIDIER.
Jamais!
MONBAZON.
Jamais.
DIDIER.
De mon esclavage
Brisant le lien,
Grâce au mariage,
Je suis libre enfin.
MONBAZON, *avec dépit.*
C'est bien,
Très-bien.

DIDIER, *parlant.* Ce pauvre garçon, le voilà qui se désole... Après tout, il n'y a encore rien de fait à Poitiers, et, à la rigueur... je pourrais...
Allant à Montbazon.
De l'amitié victime résignée,
Pour toi je veux faire un dernier effort.
MONBAZON.
Ciel! tu consens à me servir encor?
DIDIER.
Il le faut bien, c'est dans ma destinée.

Digitized by Google

MONBAZON.
Comme autrefois, Didier,
Sois donc ma providence.
DIDIER.
Mais de ma complaisance
Cet acte est le dernier,
MONBAZON.
Oui, le dernier.
DIDIER.
Oui, le dernier.
MONBAZON.
En honneur,
DIDIER.
En honneur,
MONBAZON.
Mon bonheur,
DIDIER.
Ton bonheur,
MONBAZON.
Je le dois
DIDIER.
Tu le dois
MONBAZON.
Tout à toi.
DIDIER.
Tout à moi.
Encor trois jours
MONBAZON.
Encor trois jours
DIDIER.
A tes amours
MONBAZON.
A mes amours
DIDIER.
Je consacre ma vie.
MONBAZON.
Il consacre sa vie.
DIDIER.
Encor trois jours
MONBAZON.
Encor trois jours
DIDIER.
A tes amours
MONBAZON.
A mes amours
DIDIER.
Didier se sacrifie.
MONBAZON.
Didier se sacrifie.

ENSEMBLE.

DIDIER.
Mais pour ce dur métier
Trouve quelqu'un qui me remplace.
MONBAZON.
Didier, mon bon Didier !
Cher ami, viens que je t'embrasse.

DIDIER. Maintenant que nous sommes d'accord, tu vas m'expliquer ce dont il s'agit... Est-ce encore dans le militaire? je ne veux plus en entendre parler d'abord.

MONBAZON. Eh non!

DIDIER. Une femme civile... mariée?

MONBAZON. Du tout!

DIDIER. Tant mieux... Jeune personne alors?

MONBAZON. Fi donc!

DIDIER. Oui, il y a encore des parens... C'est une veuve?... j'aime mieux ça.

MONBAZON, *se rapprochant*. Didier!

DIDIER. Hein !

MONBAZON. Que dis-tu d'Anaïs?... t'a-t-elle frappé ?... te la rappelles-tu bien?

DIDIER. Anaïs... la femme du banquier ?

MONBAZON. Non.

DIDIER. Ah! la femme du receveur... la grosse Anaïs.

MONBAZON. Eh! mille fois non... Anaïs, la cousine de ma femme.

DIDIER. Ah! bon, bon!... C'est pour elle que... m'y voilà!

MONBAZON. Ces dames ont le plus vif désir d'aller au bal... j'ai promis des billets, je suis sûr de les avoir... mais il ne serait pas mal, peut-être, qu'ils eussent l'air de venir de toi... que tu les offrisses toi-même.

DIDIER. J'entends... afin que ta femme voie dans ma galanterie le dessein de plaire à sa cousine... qu'elle s'en effraie... et que pendant qu'elle me surveillera, elle ne s'aperçoive en rien de ce que tu feras de ton côté.

MONBAZON. C'est... c'est ça !

DIDIER. Oui... eh bien! mon ami, je te dirai que dans ta maison il n'est vraiment pas...

MONBAZON. Chut! voici quelqu'un.

DIDIER. Et pour ma part... je me fais un scrupule...

MONBAZON. Anaïs!... c'est convenu.

DIDIER. Mais...

MONBAZON. C'est bien!... silence!

SCENE V.

LES MÊMES, ANAIS.

ANAIS. Comment! encore ici, mon cousin, après la promesse que vous nous avez faite!... Et nos billets de bal? vous verrez qu'il sera trop tard pour s'en procurer.

MONBAZON. Soyez sans crainte, Didier a voulu à toute force se charger de ce soin, et je vous réponds qu'il en aura, fût-ce au moment même.

ANAIS. En vérité, c'est bien aimable de la part de monsieur.

DIDIER. Oh! mon Dieu, madame, cela me coûte si peu de chose... si vous saviez toutes les galanteries que j'ai faites dans ce genre-là. (*Monbazon le pousse.*) Hein!

Digitized by Google

MONBAZON. Ah çà! ma petite cousine, nous désirons donc bien aller à ce bal?

ANAIS. Cela vous étonne?... mettez-vous à la place d'une pauvre provinciale de dix-neuf ans, qui, dans un mois peut-être, va dire un éternel adieu à votre beau Paris; et puis voyez si elle peut sans regret laisser passer un plaisir qu'elle ne retrouvera plus.

MONBAZON. Non, non... certainement.

ANAIS. D'ailleurs, toutes ces fêtes, vous me les rendez plus délicieuses encore par vos soins, vos attentions... vous êtes si bon pour moi, mon cousin.

MONBAZON, *lui prenant la main.* Ma chère Anaïs!... Pardon, il faut que je vous quitte.

ANAIS. Déjà!

MONBAZON. J'y suis forcé... pour quelques instans seulement... je vous reverrai bientôt.

ANAIS. Adieu, mon cousin.

MONBAZON. Adieu... ne m'oubliez pas pour la première contredanse; vous savez qu'elle m'appartient.

ANAIS. Et la seconde et la troisième aussi! et toutes celles que vous voudrez.

MONBAZON. Vous êtes charmante !.... (*Bas à Didier en sortant.*) Mon ami, je crois que tu réussiras.

DIDIER. Oui... oui... oui.

SCENE VI.

DIDIER, ANAIS.

ANAIS, *à elle-même.* Que mon cousin est aimable! Il faut avouer cependant qu'il a grand tort de me laisser ainsi tête à tête avec ce monsieur si dangereux... Si j'allais me prendre d'une belle passion.... Qui sait?

DIDIER, *à part.* Si elle aime déjà Monbazon, cela doit aller tout seul... elle est vraiment très-bien.

ANAIS, *riant.* Décidément, il m'est impossible de le regarder sans rire.

DIDIER, *qui la voit sourire.* Elle paraît être d'un caractère assez réjoui. (*Haut à Anaïs.*) J'aime à voir, madame, que vous n'avez pas de graves sujets de tristesse; au reste, vous auriez tort d'être sérieuse, car le rire vous sied à merveille.

ANAIS. Monsieur... (*A part.*) Est-ce qu'il voudrait m'honorer de ses poursuites?

DIDIER. Il est peu de personnes qui l'exprimeraient avec cette grâce.

ANAIS, *à part.* C'est cela.

DIDIER. Vous pouvez vous en rapporter à moi, j'ai vu tant de jolies femmes!

ANAIS, *à part.* Est-il effronté!

DIDIER. Oh! vous devez me croire.... puisque nous sommes seuls, rien ne m'oblige à dire ce que je ne pense pas, et d'ailleurs mes éloges, vous le savez, sont bien désintéressés.

ANAIS, *à part.* Ah! je me trompais... il ne pense pas du tout à moi.

DIDIER. S'il y avait du monde... oh! alors je ferais en sorte que l'on pût supposer le contraire.

ANAIS. Comment?

DIDIER, *souriant.* C'est mon état.

ANAIS. De faire votre cour à toutes les femmes?

DIDIER. Certainement, et je vous proteste que je ne l'exerce pas toujours dans des circonstances aussi agréables que celle-ci... par exemple quand il s'est agi de la générale... c'était bien différent, une Andalouse, petite, brune et sèche... Je n'ai jamais compris un pareil caprice; elle était presque laide, et je disais à Monbazon: Mon ami, je ne peux pas deviner à quoi cela tient, c'est une bizarrerie de goût, car, entre nous, j'aimerais cent fois mieux ta femme.

ANAIS, *reculant effrayée.* Comment, monsieur, qu'est-ce que vous dites?

DIDIER. Hein! (*Se reprenant, à part.*) Ça paraît l'étonner... Ah çà! Monbazon ne l'a donc pas mise au fait?... il paraît qu'il n'est pas aussi avancé que je croyais... (*Haut.*) Certainement, madame, ce que je vous dis doit vous paraître bien étrange, mais je vous assure que c'est bien involontairement que je... D'abord, si on me connaissait, on saurait que c'est malgré moi... que...

ANAIS, *souriant.* Je crois en effet que vous n'êtes pas aussi dangereux que vous voulez affecter de le paraître.

DIDIER, *confidentiellement et avec joie.* Pas dangereux du tout; voilà l'affaire, vous l'avez trouvée.

ANAIS, *riant.* Ah! ah! vous me paraissez sincère cette fois.

DIDIER. N'est-ce pas? (*A part.*) Je crois qu'elle commence à comprendre.

ANAIS, *riant.* Ah! ah! ah!

DIDIER, *riant aussi.* Ah! ah! ah! Elle est fort aimable! (*Un domestique entre avec des lumières. A part apercevant Clotilde.*) Madame de Monbazon!... hum! hum!... à mon rôle! (*Haut à Anaïs.*) Puis-je espérer, madame, que vous ne regretterez pas le peu d'instans que le hasard m'a fait passer auprès de vous?

Digitized by Google

ANAIS. Non, vraiment.

DIDIER. C'est un bonheur que bien des gens m'envieraient sans doute.

ANAIS. Oh! mais vous reprenez votre ton de galanterie.

DIDIER, *bas.* Nous ne sommes plus seuls.

SCENE VII.

Les Mêmes, CLOTILDE.

CLOTILDE, *à part en entrant.* Avec elle, déjà? (*Haut.*) Je croyais qu'Ernest était ici?

ANAIS. Il y a peu de temps en effet qu'il nous a quittés.

DIDIER. Oh! un instant à peine, il me semble qu'il ne fait que de sortir.

CLOTILDE, *à part.* Allons... il a déjà commencé, j'en étais sûre... quel homme! (*Haut.*) Pardon, monsieur Didier, ne sauriez-vous me dire où est Ernest? je voudrais lui parler, et si ce n'était pas abuser de votre complaisance, je vous prierais....

DIDIER. A vos ordres, madame. (*A part.*) Ce Monbazon est-il heureux... voilà déjà sa femme qui me soupçonne...

CLOTILDE, *à part.* C'est le seul moyen de m'en débarrasser.

ANAIS, *à part.* Je crois vraiment que ma cousine a peur pour moi.

SCENE VIII.

CLOTILDE, ANAIS.

CLOTILDE. Comment, ma chère amie, mon mari vous a laissée seule avec M. Didier?

ANAIS, *riant.* Mon Dieu, oui; votre mari est bien imprudent, n'est-ce pas?

CLOTILDE. Et que vous disait-il?

ANAIS. M. Didier? Oh! de fort jolies choses... Entre nous, je crois qu'il vaut mieux que sa renommée.

CLOTILDE. Vous le défendez?

ANAIS. Oh! rassurez-vous, ce n'est pas que je sois déjà sous le charme de sa figure et de sa conversation, non... il me reste encore la force de résister.. et quand je la sentirai défaillir, je me sauverai.

CLOTILDE. Vous plaisantez, mais prenez garde, je vous aurai avertie.

ANAIS. Parlez-vous sérieusement?

CLOTILDE. Oui, ne me demandez pas ce qu'il a pour plaire, je n'en sais rien; mais les exemples sont là; et tenez, vous vous exprimez déjà sur son compte autrement que ce matin... il faut bien qu'il exerce une certaine fascination... Ma chère amie, ne jouez pas avec le danger.

COUPLET.

Ici ma tendresse craintive
Doit vous protéger
Contre le danger;
Aux pauvres femmes il arrive,
Pour un court plaisir,
Un long repentir.
Je sais qu'un amant
Est toujours charmant,
Lorsqu'il dit: Je vous aime!
Son amour,
Sans détour,
Dure un jour:
L'amant heureux n'est bientôt plus le même.

Soyez toujours prudente et sage,
Fuyez les flatteurs,
Car ils sont trompeurs;
Rappelez bien votre courage,
Quand à vos genoux
Vous les verrez tous.
Hélas! par malheur,
Jusqu'à votre cœur
On parviendrait peut-être;
Puis un jour,
Sans retour,
A son tour
L'amant heureux n'est bientôt plus qu'un maître.

SCENE IX.

Les Mêmes, MONBAZON.

MONBAZON. Mesdames, je vous apporte les billets que vous attendez.

ANAIS. Quel bonheur!

MONBAZON. Je ne sais comment Didier s'y est pris, il en a trouvé sur-le-champ, et m'a chargé de vous en offrir.

CLOTILDE. Comment, c'est M. Didier qui a eu ces billets?

MONBAZON. Oui; et vous lui en devez de grands remerciemens, car la chose n'était pas facile... mais il est d'une obligeance! il a suffi à ma cousine d'exprimer un désir pour qu'il se soit empressé de le satisfaire.

CLOTILDE, *à part.* Là... voyez-vous!

ANAIS. Je lui en ai une véritable obligation, ou plutôt à vous, mon cousin; car c'est à votre prière sûrement. (*Elle lui donne la main.*) Merci!... merci!... Clotilde, je vais m'habiller bien vite pour être toute à vous... Oh! que je suis contente!

Elle sort.

SCENE X.

CLOTILDE, MONBAZON.

MONBAZON, *à lui-même.* Ce bon Didier est ma providence.

Digitized by Google

CLOTILDE, *d'un ton très-sérieux après s'être assurée qu'ils sont seuls.* Ernest, il faut que je te parle.

MONBAZON. Ah! mon Dieu, qu'y a-t-il? Pourquoi ce ton grave et solennel?

CLOTILDE. Eh bien, mon ami, je ne m'étais pas trompée dans mes prévisions.

MONBAZON. Comment?

CLOTILDE. M. Didier fait déjà la cour à Anais.

MONBAZON. Pas possible!

CLOTILDE. J'en suis sûre... et ma plus grande crainte, c'est qu'il ne commence à lui plaire.

MONBAZON, *riant.* Ah! c'est trop fort.

CLOTILDE. Elle me l'a presque fait entendre.

MONBAZON. Allons donc! c'est une plaisanterie!

CLOTILDE. Comme tu le voudras; mais déjà on ne peut plus l'accuser devant elle... elle le défend... elle s'y intéresse, et cependant il n'est arrivé que d'aujourd'hui, il n'est resté que quelques instans avec elle; sais-tu que je vais finir par en avoir peur de ton M. Didier?

MONBAZON. En vérité! toi aussi! Ah! ah! ah!...

CLOTILDE. Comment!..... un pareil changement opéré en quelques instans et sur quelqu'un de prévenu encore? mais c'est un homme à ne pas voir... à renfermer.

MONBAZON. Certainement... Madame de Monbazon, je me fie assez en votre vertu, en votre fidélité, pour espérer que jamais....

CLOTILDE. Plaisante... Tu sais bien qu'il ne s'agit pas de moi; mais ce que je t'ai raconté d'Anais est positif, et décidément il faut que tu éloignes M. Didier, pour quelques instans du moins.

MONBAZON, *à part.* Diable!... cela ne ferait pas mon compte. (*Haut.*) Tu conviendras, ma bonne amie, que voilà une proposition qui doit me paraître au moins singulière... exiger que je cesse de voir un ami, sur des soupçons que rien ne justifie...

CLOTILDE. Tu aurais raison, si nous pouvions ne jamais quitter Anaïs. Mais ce soir, l'empêcheras-tu de danser avec M. Didier, une, deux, trois contredanses?

MONBAZON. En vérité, ma chère Clotilde, tu te fais des idées

CLOTILDE, *avec beaucoup d'amitié, après un moment de silence.* Mon ami, cette inquiétude quelque exagérée, quelque ridicule qu'elle te paraisse, est excusable peut-être..... Réfléchis un moment avec moi. Anaïs, malgré son titre de veuve, n'est, à vrai dire, qu'un enfant... Elle nous a été confiée par sa famille; elle est ici sous notre sauve-garde... et nous en devons compte à ceux qui l'ont remise entre nos mains; tu comprends cela, n'est-ce pas?

MONBAZON. Oui, certainement, mais...

CLOTILDE. Quand Anaïs sera sous les yeux de ses parens, sous leur responsabilité... si tu obtiens la place de receveur général que tu sollicites, et que nous allions nous fixer à Poitiers, comme tout nous le fait croire, j'abdiquerai avec joie le rôle de surveillant, qui ne convient ni à mon caractère ni à mon âge; je laisserai ma cousine se défendre elle-même contre M. Didier ou tout autre, et je ne l'aiderai que de mes conseils; mais ici nos devoirs sont plus rigoureux... Ecoute, Ernest, je ne te presse plus d'éloigner un ami que je redoute, à tort ou à raison, et que tu aimes... cela te contrarie, j'y renonce. J'avoue que je me défie de l'espèce d'intimité dont le bal offre l'occasion; mais je vais chercher un moyen de déjouer les espérances de M. Didier, s'il en a, et je le trouverai... Ensuite je ferai tout pour obtenir la certitude des projets pervers de ton ami; et si j'acquiers enfin cette certitude, si je te la démontre bien, tu me permettras alors de le prendre à part, de lui faire sentir tout ce qu'il y a de coupable dans sa conduite, et combien il serait affreux d'abuser de la légèreté et de l'inexpérience d'une jeune personne confiée à notre amitié, à notre honneur... Je lui représenterai à quel point une pareille action serait indigne d'un galant homme.

MONTBAZON, *troublé.* Clotilde!!

CLOTILDE. Mais tu dois comprendre cela mieux que personne, toi, incapable d'une pareille pensée!

MONBAZON. En effet.

CLOTILDE. J'étais sûre qu'en te parlant ainsi tu m'approuverais, tu partagerais mes craintes... Ah! c'est que tu es si bon, toi!

Elle lui saute au cou.

MONBAZON, *à part.* Je suis au supplice.

CLOTILDE, *se dirigeant vers son appartement.* Voilà qui est convenu, tu me laisseras agir, ma cousine n'aura plus rien à craindre. Quant à M. Didier, j'ai mon projet, tu verras...

MONBAZON. Explique-moi.

CLOTILDE. C'est mon secret, tu verras, tu verras.

Elle rentre.

Digitized by Google

SCENE XI.

MONBAZON.

Oh ! ma femme a raison..... Anaïs n'a plus rien à craindre...Pauvre Clotilde ! en l'écoutant tout-à-l'heure, en la voyant si confiante et si tendre, j'avais honte de ma conduite.... oui je sentais des remords.... elle est si bonne ma femme!... Allons, allons, oublions tout pour ne penser qu'à celle qui m'a si doucement rappelé mon devoir... d'ailleurs n'est-ce pas comme cela que finissent toutes mes folies ?

AIR :

Oui, c'est toujours ma Clotilde que j'aime,
Elle a toujours sa place dans mon cœur;
N'ai-je pas promis au ciel même
De tout faire pour son bonheur?
Parfois d'une femme jolie
Si le tendre regard me séduit,
C'est un rêve qui passe et s'enfuit,
Et comme un rêve je l'oublie.

Car c'est toujours ma Clotilde que j'aime.

Non, je ne suis pas infidèle,
A ma femme je reviens toujours;
Loin de la quitter pour mes amours,
Je quitte mes amours pour elle.

Car c'est toujours ma Clotilde que j'aime.

SCENE XII.

MONBAZON, DIDIER, *en habit noir.*

DIDIER. En une demi-heure, j'ai secoué la province, et me voilà dandy des pieds à la tête.

MONBAZON, *à lui-même.* Allons, voyons, du courage... une forte résolution.

DIDIER. Ces dames s'habillent ?

MONBAZON, *toujours à lui-même.* Abuser de l'hospitalité que je lui donne, de sa confiance !... elle qui est seule, qui n'a personne pour la défendre ! Ma femme a raison, ce serait affreux, impardonnable.. Si elle avait un mari, oh! alors.... parce qu'un mari c'est un soutien...certainement ce serait toujours mal envers ma femme ; mais ça changerait singulièrement...

DIDIER, *à part.* Qu'est-ce qu'il a donc? (*Haut.*) Eh! Monbazon.

MONBAZON *de même.* Un mari!.. voilà ce qu'il... (*Frappé d'une idée.*) Ah! mon ami, je pensais à toi.

DIDIER. A moi ?

MONBAZON. Vrai!

DIDIER. Bah!

MONBAZON. Didier!

DIDIER. Qu'est-ce qu'il y a?

MONBAZON. Si tu te mariais ?

DIDIER. Hein?

MONBAZON. Tu me disais tantôt que c'était ton intention.... je conviens maintenant que tu ne peux rien faire de mieux ni de plus à propos... Tu as trente ans, de la fortune... de la figure... de l'esprit autant qu'il en faut pour.... Didier, marie-toi ?

DIDIER. Quelle idée?

MONBAZON. C'est convenu..... je te marierai...

DIDIER. Un moment, cher ami, tu ne sais pas si je suis...

MONBAZON. J'ai ce qu'il te faut.

DIDIER. Déjà !

MONBAZON. Anaïs, ma cousine.

DIDIER. Qu'est-ce tu dis ?... et toi.... tu n'y penses donc plus ?

MONBAZON. Moi? oh! mon ami... une jeune personne de dix-neuf ans... confiée à mon honneur... songe donc? J'ai réfléchi... ce serait horrible!

DIDIER. Oui... oui.... je comprends.... tandis qu'une fois mariée...

MONBAZON, *à part.* Pardieu, certainement!

DIDIER. Hein!

MONBAZON, *vivement.* Tu connais Anaïs, elle est charmante, riche comme toi.... spirituelle comme... non, plus spirituelle que toi... enfin elle te convient en tout point... Tu étais las de la vie que je te faisais mener, disais-tu... je t'en crée une nouvelle.

DIDIER. Mais songe donc qu'en me mariant je ne te sers plus à rien.

MONBAZON. Au contraire.

DIDIER. Qu'est-ce que je disais?

MONBAZON. Certainement.... tu sauves Anaïs... tu me sauves moi-même... Voilà ma cousine, je vais tout de suite lui parler pour toi.

DIDIER. Du tout... du tout...

MONBAZON. C'est que je suis enchanté de mon idée!

DIDIER. Eh bien! parle, parle, mon ami. (*A part.*) Si je ne prends jamais de femme que celle que tu m'auras choisie... C'est encore un joli emploi qu'il m'a trouvé là!

SCENE XIII.

LES MÊMES, ANAIS.

ANAIS, *en toilette de bal, à Monbazon.* Comment, pas encore prêt?

Digitized by Google

MONBAZON. Ce n'est pas moi qu'il faut gronder, ma chère cousine, c'est Didier... il me tient là depuis une heure à me parler de vous... à me faire votre éloge avec une chaleur... je crois, en vérité, qu'il m'a reproché de l'avoir fait venir à Paris.

ANAIS. Et pourquoi cela?

MONBAZON. Parce qu'il vous y a vue.

ANAIS, *riant*. Ah! ah! je ne pensais pas que cela fût si sérieux.

MONBAZON. Savez-vous ce que je lui disais au moment où vous êtes entrée? Je lui rappelais qu'il est garçon et libre... que vous êtes veuve et maîtresse de vous-même... Vous riez?

ANAIS. Oui... oui... cela me paraît la meilleure réponse à de pareilles folies... vous oubliez d'ailleurs que la terrible réputation de M. Didier est venue jusqu'à moi.

DIDIER, *bas à Monbazon*. Quand je te disais que tu me faisais tort auprès de toutes les femmes!

ANAIS. Convenez qu'il faudrait être bien imprudente pour confier son bonheur à un homme aussi dangereux.

DIDIER, *bas*. Tu l'entends... je mourrai garçon.

MONBAZON. Sa réputation? mais on le calomnie, il ne la mérite pas.

DIDIER. Et vous pouvez l'en croire, madame, il le sait mieux que personne.

MONBAZON. Sa réputation?.... mais je suis garant qu'il sera le meilleur des maris, doux, complaisant... confiant... n'est-ce pas, Didier? D'abord, il restera à Paris... Vous aimez Paris? et lui... ne voudrait pas quitter ses amis... il ne vous séparera pas de Clotilde, vous pourrez la voir tous les jours... Eh! mon Dieu! qui vous empêcherait d'habiter le même hôtel, n'est-ce pas, Didier?

DIDIER, *d'un ton goguenard*. Certainement... ça pourrait s'arranger.

ANAIS. De grâce, monsieur de Monbazon..

MONBAZON. Et alors que de plaisirs! Vous ne retourneriez pas dans votre province... nous ne nous quitterions plus, n'est-ce pas, Didier? au bal... au spectacle, nous serions toujours ensemble.... Ah! par exemple, quand Didier serait malade, on ne le laisserait pas seul.... nous ferions sa partie de 21... il aime beaucoup le 21... c'est la seule passion que je lui connaisse... Mais voyez donc quelle existence!... quelle félicité! Est-ce que cette idée ne vous transporte pas?.... A quoi pensez-vous?

ANAIS. Je pense qu'il est tard et que vous allez nous faire attendre.

MONBAZON. Non, non; quelques minutes seulement, et je suis à vous... (*Bas, à Didier.*) Ah!. mon ami, tu vois, elle ne dit pas non. Dans trois semaines tu seras marié...

DIDIER. Oui... et dans un mois...

MONBAZON. C'est entendu.

Il sort transporté.

SCENE XIV.

DIDIER, ANAIS.

DIDIER, *à part*. Ah! parbleu! c'est trop fort; il me paiera celui-là... (*Haut.*) J'espère, madame, que vous voudrez bien excuser la manière étourdie dont mon ami...

ANAIS. Soyez tranquille, monsieur, je ne vois dans tout ceci qu'une plaisanterie dont je ne garderai nul souvenir en quittant Paris.

DIDIER. Vous songez à partir bientôt?

ANAIS. Dans huit jours, peut-être.

DIDIER. Vraiment? et vous ne regretterez rien en partant?

ANAIS. Si fait, vos bals, vos concerts, vos spectacles...

DIDIER. Voilà tout?

ANAIS. Voilà tout.

DIDIER, *à part*. Est-ce qu'elle n'aimerait pas Monbazon!... si j'en étais bien sûr... Elle est si jolie...

ANAIS. Pourquoi me regardez-vous ainsi, monsieur Didier?

DIDIER. C'est que malgré moi... je pensais, je l'avoue, au projet extravagant de mon ami... et...

ANAIS. Un homme tel que vous peut-il donc jamais songer à se marier?

DIDIER. Comment, madame, vous ajoutez foi encore aux contes absurdes qu'on débite sur moi? Mais Joseph n'était pas plus innocent que je ne le suis; mais je n'ai jamais été ni un Lovelace ni un don Juan... Loin de vouloir aimer toutes les femmes, je serais trop heureux d'en rencontrer une qui voulût bien s'engager à n'aimer que moi, comme je m'engagerais à n'aimer qu'elle. Je l'aimerais, madame, je l'aimerais franchement, sérieusement, éternellement.

ANAIS. Vous!

DUO.

ANAÏS.

Quoi désormais
Plus de galantes destinées?

DIDIER.

Non, non, jamais!
Je suis trop las de mes succès.

Digitized by Google

ANAÏS.
A l'abandon
Condamner tant d'infortunées !...
DIDIER.
Ma trahison
Leur fait peu de tort ; j'en réponds.
ANAÏS.
Ainsi donc plus d'amours ?
DIDIER.
Peut-être un... pour toujours.

ENSEMBLE.

DIDIER.
Car, entre nous,
Espoir bien doux
Vient me sourire.
Je n'ose dire
Ce que j'éprouve auprès de vous.
(*A part.*)
Je respire à peine,
Et certes par là
Elle apercevra
Que sa crainte est vaine ;
Car ce séducteur
Si rempli d'audace,
Que rien n'embarrasse,
Près d'elle a grand' peur.
ANAÏS.
Craignez pour vous :
Femme, entre nous
On peut le dire,
A son empire
Ne renonce pas sans courroux.
(*A part.*)
Il s'explique à peine.
Qui lui mérita
Le renom qu'il a ?
Ma crainte était vaine ;
Ce fier séducteur
Si rempli d'audace,
Que rien n'embarrasse,
A, je crois, grand peur.
ANAÏS.
Pour faire un pareil sacrifice,
Votre cœur est donc bien séduit?
DIDIER.
Cet amour n'est pas un caprice
Qu'un jour voit naître, un jour détruit.
ANAÏS.
En vérité, de la constance...
Vous en aurez... c'est merveilleux.
DIDIER.
Ah ! j'aurais droit à l'indulgence,
Si l'on pouvait me juger mieux.

CANTABILE.

Je n'eus jamais au cœur
Une coupable flamme,
Et jamais une femme
Ne m'a dû son malheur ;
Ce séducteur, je crois,
Que vous craignez vous-même,
Sent près de vous qu'il aime
Pour la première fois.
ANAÏS.
Vous croire est toujours un tort.
DIDIER.
De moi vous doutez encor?
ANAÏS.
Quels seraient vos garans?
DIDIER.
Mon amour, mes sermens.
ANAÏS.
Quoi désormais, etc.
Ainsi donc plus d'amours?
DIDIER.
Un seul et pour toujours.

DIDIER. Me voilà tel que je suis.

ANAIS. Mais pourquoi donc alors cherchez-vous à paraître tout autre ?

DIDIER. Ah ! voilà ce qui est difficile à expliquer, et ce que je ne pourrai dire qu'à ma femme, si le ciel veut bien permettre que j'en trouve jamais une... Et s'il est juste, le ciel... il m'en doit une qui vous ressemble.

ANAIS. Prenez garde... voilà encore de la galanterie... Vous retombez dans votre péché d'habitude.

DIDIER. Non, madame, je dis ce que je pense, je serais le plus fortuné des hommes si... Mais vous ne songez peut-être pas à vous marier.

ANAIS. Je me trouve fort heureuse de ma liberté ; et cependant je vais peut-être la perdre bientôt.... Profitant de mon absence, mon père a pris à Poitiers des arrangemens que...

DIDIER. A Poitiers ! c'est drôle ! c'est là que de mon côté... je suis presque lié... j'ai même donné ma parole.

ANAIS. Vraiment !

DIDIER. Oh ! mais je la reprendrais bien vite si... Allons ! il n'y faut pas songer, il ne me reste plus qu'à envier le sort de celui.....

ANAIS. Je suis enchantée de connaître vos projets de mariage, monsieur, car maintenant je pourrai vous défendre... vous justifier... auprès de ma cousine.

DIDIER, *à part.* Autre infortunée.

ANAIS. Elle craignait tant pour moi !

DIDIER, *vivement.* Elle avait bien raison !

ANAIS. Comment ?

DIDIER, *à part.* Je ne souffrirai pas que Monbazon...

ANAIS. Eh bien achevez ?

DIDIER. Me promettez-vous le secret ?

ANAIS. Oui.

DIDIER. Me jurez-vous de n'en rien dire à madame de Monbazon surtout?

ANAIS. Je vous le jure.

DIDIER. Alors...

Ici Clotilde et Monbazon paraissent.

SCENE XV.

LES MÊMES, CLOTILDE, MONBAZON.

MONBAZON, *en costume de bal.* Me voilà ! prêt !

CLOTILDE, *en entrant, bas à son mari.*

Digitized by Google

Encore ensemble.... tu vois... avais-je raison?

ANAIS, *à Monbazon*. Allons donc!.. il est déjà bien tard.

DIDIER. Minuit... nous arriverons au moment le plus brillant du bal... dans la grande foule... Quand on ne peut plus ni entrer, ni sortir, ni remuer... c'est charmant.

MONBAZON, *à sa femme*. Comment, Clotilde! encore en négligé?

CLOTILDE. Tout-à-l'heure, au moment de me mettre à ma toilette, je me suis trouvée presque mal... et je me sens encore souffrante.

MONBAZON, *avec inquiétude*. Vraiment!

CLOTILDE. Oh! cela ne sera rien... une migraine... un étourdissement..... (*Bas à Monbazon.*) Ne t'inquiète pas, mon ami, c'est une ruse.

MONBAZON, *bas*. Comment?

CLOTILDE. Tu vas voir.

DIDIER. Puisque madame est malade, nous n'irons pas au bal.

ANAIS. Oh! certainement.

Elle tend à Didier son éventail et son manteau qu'il lui avait présentés.

DIDIER, *à part, avec joie*. Bon, voilà qui va contrarier un peu mon ami Monbazon.

CLOTILDE. Non, ma chère amie, je n'accepte pas ce sacrifice.... vous vous promettiez tant de plaisir!... Ernest peut vous accompagner, et pour que cela soit plus convenable vous irez prendre Mme d'Orlanges, qui demeure à quelques pas d'ici et qui profitera de votre voiture.

DIDIER, *à part*. Pauvre chère femme! elle arrange tout cela elle-même.

ANAIS. Vous laisser seule! mais je n'y consens pas.

CLOTILDE. Je vous en prie... mon indisposition n'a rien de sérieux, et à la rigueur, pour vous tranquilliser, je vous priverai d'un danseur, je suis sûre qu'un de ces messieurs sera assez aimable...

DIDIER, *à part*. Qu'est-ce qu'elle va dire?

MONBAZON. Ma chère Clotilde, je suis tout prêt à...

CLOTILDE. Tu n'y penses pas, mon ami; ne faut-il pas que tu accompagnes ta cousine?

DIDIER. Bien... très-bien...

CLOTILDE. Mais M. Didier aura-t-il le courage de renoncer au bal pour moi?

MONBAZON. Lui... Didier? tu ne le connais pas, c'est l'homme le plus...

DIDIER. Certainement je... (*à part*) je ne m'attendais pas à celui-là!

CLOTILDE. Je ne vous donne que deux heures.

MONBAZON, *bas à Didier*. Mon ami, je ne lui parlerai que de toi.

DIDIER, *de même*. Bien obligé.

CLOTILDE. Pas plus... Songez que ce pauvre M. Didier va compter les minutes.

DIDIER. Ah! madame... (*A part.*) Elle me fait beaucoup de peine.

QUATUOR.

DIDIER.

Oui, de l'innocence
Je prends la défense :
Oui, c'est la vengeance
Qui plait à mon cœur.
Victime jolie,
Ce soir, sur ma vie,
Tu seras ravie
A ton séducteur.

ANAÏS.

De la contre-danse
Qui sans nous commence
J'entends à l'avance
Le bruit enchanteur.
Charme de la vie,
Musique chérie,
Ta douce harmonie
Fait battre mon cœur.

MONBAZON.

De la contre-danse
Qui déjà commence
J'entends à l'avance
Le bruit enchanteur.
Musique chérie,
Déjà, je parie,
Ta douce harmonie
Fait battre son cœur.

CLOTILDE.

Pendant ton absence,
Va, j'ai l'espérance,
Par mon éloquencee
De toucher son cœur.
Cousine chérie,
Tu seras ravie
A la perfidie
De ce séducteur.

DIDIER, *bas à Anaïs*.

Pour le péril qui vous menace
Gardez un salutaire effroi.

ANAÏS, *bas*.

Mais ce séducteur plein d'audace,
Quel est-il donc? dites-le-moi.

DIDIER.

Plus bas, plus bas.....

ANAÏS.

Que de mystère!
Son nom, parlez.....

DIDIER.

Je dois me taire,
Cet éventail vous le dira.

ANAÏS.

Vraiment, vous m'effrayez déjà.

CLOTILDE.

Tu vois, j'avais raison, je pense.

MONBAZON, *à part*.

Oui, mon projet réussira.
(*Haut.*)
Partons, partons, l'heure s'avance.

ANAÏS.

Nous reviendrons dans peu d'instans.

DIDIER.

De la sauver j'ai l'espérance.

Digitized by Google

CLOTILDE, *à Monbazon.*
Au bal retiens-la bien long-temps.

REPRISE.

SCENE XVI.

CLOTILDE, DIDIER.

DIDIER, *à part.* Allons! me voilà un nouvel emploi, celui de garde-malade!

Bruit de voiture.

CLOTILDE, *à part.* J'ai réussi.

DIDIER. Les voilà partis. (*A lui-même.*) Monbazon doit bien rire à mes dépens; mais patience!

CLOTILDE. Monsieur Didier?

DIDIER. Madame!

CLOTILDE. Si vous ranimiez ce feu?

DIDIER. Avec plaisir. (*A part.*) Est-ce qu'elle va me faire faire de la tisanne?(*Haut.*) vous souffrez toujours?

CLOTILDE. Oh! je me sens beaucoup mieux.

DIDIER. En vérité! eh bien! si nous allions les surprendre au bal! qu'en dites-vous?

CLOTILDE. Non... non... nous resterons ici si vous le voulez bien, monsieur Didier?

DIDIER. Madame...

CLOTILDE, *lui faisant signe de s'asseoir.* Il y a long-temps que je désirais me trouver seule avec vous.

DIDIER. Vraiment!

CLOTILDE. Oui, je serais bien aise que nous eussions ensemble une longue conversation...

DIDIER. Eh bien! madame, nous avons deux heures devant nous, ainsi... (*A part.*) Où veut-elle en venir?

CLOTILDE, *souriant.* Regrettez-vous encore beaucoup le bal?

DIDIER. Ah! madame... (*A part.*) Est-ce que par hasard elle voudrait rendre à son mari...? ce serait piquant.

CLOTILDE. Je vous prie, monsieur, de ne pas prendre en mauvaise part ce que vous allez entendre..... et de n'y voir qu'une preuve de l'attachement que je vous porte!

DIDIER, *à lui-même.* L'attachement?

CLOTILDE. Monsieur, depuis deux ans que vous venez dans notre maison tous les jours... Votre présence a souvent troublé mon repos.

DIDIER, *à lui-même.* C'est singulier, je ne m'en étais pas aperçu....

CLOTILDE. Je vous demande pardon de vous parler avec cette sincérité.

DIDIER. Comment donc? je vous en sais un gré infini...

CLOTILDE, *vivement.* Ce n'est pas que je vous demande de ne plus venir.

DIDIER. Tiens! au contraire, parbleu! (*A part.*) C'est drôle.

CLOTILDE. Mais j'ai peur pour mon mari...

DIDIER. Moi aussi... mais bah!

CLOTILDE. Je crains pour lui vos conseils, vos exemples...

DIDIER. Plaît-il?

CLOTILDE. Les hommes se laissent entraîner seulement...

DIDIER, *se levant.* C'est-à-dire, madame, qu'il s'agit tout bonnement d'un cours de morale à mon usage?...

CLOTILDE. Je vous ai prié de m'excuser.

DIDIER, *à lui-même.* Et moi qui croyais..! imbécile!...

CLOTILDE. Ernest a toujours été sage, rangé... Si vous renonciez à vos habitudes, à vos principes... il ne me resterait plus aucune crainte. (*D'un ton suppliant.*) Monsieur Didier, corrigez-vous, changez de conduite!...

DIDIER. Pardieu, madame, je ne demande pas mieux... Je vous déclare que le métier que je fais commence à me lasser furieusement...

CLOTILDE. Ah! tant mieux!

DIDIER. Je n'y tiens plus... je suis à bout... il faut que j'éclate... Comment! je... c'est vrai... je suis ici à me faire admonester... chapitrer... pendant que... Je vous demande pardon, madame, mais vous ne savez pas tout ce qu'il y a de ridicule dans ma position...

CLOTILDE. Calmez-vous, monsieur; je veux bien croire à votre repentir, à vos regrets... Mais cependant votre conduite avec Anaïs... voyons, monsieur, convenez-en, vous cherchez à lui plaire...

DIDIER. Et ne pas pouvoir lui dire...! Oh! non... pauvre femme!

CLOTILDE. Vous vous taisez... car vous voyez que je vous ai deviné; mais je vous déclare, monsieur, que ne je vous laisserai pas jeter le trouble dans ma famille. Songez donc qu'Anaïs est sur le point de se marier, qu'elle est l'orgueil et la joie de son vieux père... Et si vous saviez combien ce pauvre M. Dalville...!

DIDIER. Hein! pardon, madame, vous avez dit...

CLOTILDE. Quoi donc?

DIDIER. Le nom... le nom du père de Mme votre cousine?

CLOTILDE. Dalville.

DIDIER. Miséricorde! Et le nom de son mari défunt?

Digitized by Google

CLOTILDE. Volmar.

DIDIER. Ah! un moment, expliquons-nous : votre cousine est donc...

CLOTILDE. Fille de M. Dalville et veuve de M. Volmar.

DIDIER. Ah! je suis anéanti!

CLOTILDE. Qu'avez-vous?

DIDIER. Je vais chercher ma femme dans le fond d'un département, pour que personne ne la connaisse... ne la voie... et je la trouve ici... chez qui? chez Monbazon.

CLOTILDE. Eh bien!

DIDIER. Eh bien! parbleu!.. Ah!.. c'est votre cousine... En effet... je me souviens que M. Dalville m'a dit que sa fille était à Paris, chez une parente, et qu'à mon retour je la trouverais à Poitiers, bien prévenue en ma faveur.

CLOTILDE. Comment, monsieur! c'est vous qui devez épouser Anaïs? Oh! mais alors, monsieur, vous me promettrez de changer de conduite, de la rendre heureuse, cette chère enfant; elle danse à l'heure qu'il est, et ne se doute guère...

DIDIER. Ah! mon Dieu! je n'y pensais plus... c'est vrai... elle danse. (*A part.*) Elle danse avec Monbazon; mais c'est mon vampire que cet homme-là!... Aura-t-elle ouvert son éventail?... aura-t-elle lu?... et si elle a lu... elle devrait être ici... Oh! je n'y tiens plus.

CLOTILDE. Eh bien! où allez-vous?

DIDIER. Pardon, je me souviens d'une affaire pressée...

CLOTILDE. A une heure du matin?

DIDIER. Oui... je cours...

CLOTILDE. Où donc?

Bruit de voiture.

DIDIER. Chez mon tailleur. Oh! mon Dieu! j'entends une voiture.

CLOTILDE. Serait-ce mon mari?... Déjà?

DIDIER. Comment, déjà! mais il y a un siècle qu'ils sont au bal!...

CLOTILDE. Ah! monsieur Didier, ceci n'est pas galant.

DIDIER. Pardon, madame, pardon... je ne sais plus ce que je dis... Ah! ce sont eux!

La porte s'ouvre.

CLOTILDE. Les voilà!

SCENE XVII.

LES MÊMES, MONBAZON, ANAIS *très-émue.*

ANAIS. Eh bien! ma chère amie, comment vous trouvez-vous?

CLOTILDE. Mieux... De retour si tôt?...

ANAIS. Oui, Mme d'Orlanges est indisposée, et n'a pu nous accompagner.

DIDIER, *à part.* Je respire!

CLOTILDE. Ah! mon Dieu! combien je suis désolée!

ANAIS, *lançant un regard du côté de Monbazon.* N'ayez pas de regrets, je suis enchantée maintenant de ne pas être allée au bal.

CLOTILDE. Comment donc?

ANAIS, *vivement.* Sans vous il ne m'eût offert aucun plaisir.

CLOTILDE. Je suis sûre que si... et nous avons d'autres personnes de notre connaissance que vous auriez pu prendre... je m'étonne qu'Ernest n'y ait pas songé.

MONBAZON. Je l'ai proposé à notre cousine; mais elle a refusé obstinément, et a exigé que je la ramenasse auprès de toi... (*Bas à Didier.*) Ça va mal, mon ami, ça va très-mal.

DIDIER, *à part.* Au contraire, ça va bien, ça va très-bien... il paraît qu'il était encore temps.

ANAIS. Malgré tous les efforts que faisait votre mari pour me décider, je devinais qu'il était inquiet... tourmenté de vous avoir laissée souffrante. (*Avec intention.*) Je n'ai eu besoin que de lui parler de vous pour l'engager à revenir.

CLOTILDE. Ce pauvre Ernest!

ANAIS, *bas à Didier.* Ah! monsieur, combien je vous remercie!

DIDIER, *bas.* Allons! elle ne l'aimait pas encore.

CLOTILDE, *haut à Anaïs.* Eh bien! ma chère amie, puisque vous voilà revenue, je tâcherai de vous dédommager de la perte d'un bal par une nouvelle à laquelle vous ne vous attendez guère. Le nom de votre prétendu n'est plus un mystère pour moi, et va cesser d'en être un pour vous.

MONBAZON. Comment? notre cousine se marie?

ANAIS, *sèchement.* Oui... mon cousin.

DIDIER, *à part.* Hum! je la trouve encore plus jolie que tantôt.

MONBAZON. Et le mari auquel on veut vous sacrifier encore une fois, quel est-il?

CLOTILDE. C'est M. Didier.

ANAIS. Monsieur!...

MONBAZON. Didier!... pas possible.

DIDIER. En effet, madame, pendant mon séjour à Poitiers, le hasard m'a amené dans votre famille... j'étais loin de m'attendre certainement à trouver en vous la personne que... j'avais acceptée sans vous connaître... A présent que j'ai eu le bonheur de vous voir, je tiens plus que jamais... Cependant tout ceci est soumis à votre con-

Digitized by Google

sentement, et s'il ne vous convenait pas...

MONBAZON, *vivement*. Comment donc? mais tu nous conviens parfaitement. (*Bas à sa femme.*) N'est-ce pas qu'il nous convient parfaitement?

CLOTILDE, *souriant*. Je ne pense pas que ma cousine s'y oppose beaucoup.

MONBAZON, *bas à sa femme*. Ni moi. (*Haut.*) Mais voyez donc comme on se rencontre! Tu ne croirais pas, ma chère Clotilde, que j'avais projeté ce mariage? oui, je le voulais, et pourtant il ne m'en avait pas parlé!... Sournois!

DIDIER. Eh bien! madame, puis-je espérer?...

ANAIS. Monsieur Didier, nous nous reverrons à Poitiers.

DIDIER, *avec intention*. Et nous y resterons, n'est-ce pas, madame?

ANAIS. Oui, le séjour de Poitiers me convient mieux que celui-ci.

DIDIER. C'est aussi mon avis.

MONBAZON. Comment! tu quittes Paris!

DIDIER. C'est une fantaisie. (*A part.*) Comme ça, au moins, je serai plus sûr de...

CLOTILDE, *bas à son mari*. Tiens! nous qui devons précisément habiter Poitiers?

MONBAZON, *à part*. Chut! nous irons les surprendre.

FINAL.

DIDIER, ANAÏS.

Partons en silence;
C'est de la prudence,
A Poitiers, je pense,
On est mieux qu'ici.
Alors plus de feinte,
Plus de vaine crainte;
Là plus de contrainte.

ANAÏS.

J'aurai mon mari.

DIDIER.

Je serai mari.

MONBAZON, CLOTILDE.

Ils partent. Silence;
Malgré la distance,
A Poitiers, je pense,
Nous irons aussi.
Alors plus de feinte,
Là plus de contrainte,
D'ou viendrait ma crainte?
Elle a son mari.

FIN.

Imprimerie de Vᵉ Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.

Digitized by Google